

---

## Études littéraires africaines

### Mia Couto : la vie avant tout

Marie-Françoise Bidault



---

Number 25, 2008

Autour de Mia Couto

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035221ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035221ar>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

#### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this document

Bidault, M.-F. (2008). Mia Couto : la vie avant tout. *Études littéraires africaines*, (25), 4–8. <https://doi.org/10.7202/1035221ar>

---

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## MIA COUTO : LA VIE AVANT TOUT

Dès son entrée en littérature, Mia Couto, auteur à présent connu et reconnu internationalement, s'est démarqué de la production de l'époque par une œuvre originale, influencée par des poètes portugais et brésiliens tels que Eugénio de Andrade, Sophia de Melo Breyner, Drummond de Andrade ou encore João Cabral de Melo Neto.

Ses premiers poèmes sont publiés alors qu'il a tout juste quatorze ans. C'est son père, le journaliste et poète Fernando Couto, qui lui en a fait la surprise. À cette époque il vit avec ses parents, d'origine portugaise, à Beira, la deuxième ville du Mozambique, où il est né en 1955.

Quelques années plus tard, en 1983, paraît son premier recueil, *Raiz de Orvalho*, dans le cadre très codifié de l'Association des Écrivains Mozambicains (AEMO). Intégré dans le plan de la maison d'édition Tempo avec trois autres ouvrages<sup>1</sup>, il bénéficie d'un tirage de 5 000 exemplaires, épuisé en quinze jours.

Dans une production littéraire fortement marquée, en règle générale, par le projet politique officiel, cet ouvrage marque le début d'une carrière poétique jamais démentie à ce jour même s'il a fallu attendre 2007 avec *Idades Cidades Identidades* pour qu'il renoue avec la publication de poèmes, peut-être un retour aux sources...

La préface de *Raiz de Orvalho*, signée Orlando Mendes, fait état d'une poésie d'avant-garde, dans la ligne des auteurs brésiliens qui ne parlent pas beaucoup de politique. Hors des sentiers battus d'une littérature très militante, voire pamphlétaire, au service de la cause révolutionnaire, Mia Couto, jeune poète, prend ses distances avec la poésie de combat qui règne alors en maître. Avec le recul, il en parle avec tendresse dans le long entretien qu'il a accordé à Michel Laban, revendiquant une démarche de retrait par rapport à la production de l'époque. Il préfère privilégier le « je », mettre en avant un lyrisme personnel, intime, plutôt que d'adhérer à l'idée du collectif.

C'est ce qu'explore attentivement Celina Martins dans le texte qui ouvre ce dossier. Elle se penche sur le sens de cette veine poétique qui parcourt l'ensemble de l'œuvre de l'auteur en s'attardant sur *Raiz de Orvalho*<sup>2</sup>, œuvre en vers, et *A Varanda do Frangipani*, roman paru en 1996.

Dans un tout autre registre, la deuxième contribution aborde une question fondamentale pour Mia Couto qui n'a pas hésité à affirmer : « *Eu escrevo porque gosto de desarrumar a lingua* »<sup>3</sup> (J'écris parce que j'aime désorganiser la langue).

---

<sup>1</sup> Les quatre autres ouvrages sont un livre de chroniques de Aersosa Pena (tiré à 15 000 exemplaires), une nouvelle de Alvaro Belo Marquês sur l'île de Mozambique (7 500 ex.) et *Os relatos do Povo Armado*, livre de témoignages de Licínio Azevedo (15 000 ex.). Le second tome de la *Historia de Moçambique* (20 000 ex. pour le tome 1) passe cette fois à 30 000 ex.

<sup>2</sup> La deuxième édition est parue en 2000 à Lisbonne sous le titre *Raiz de Orvalho e Outros Poemas*.

<sup>3</sup> Titre d'une entrevue accordée au journal *Público* (10-03-1999) à l'occasion de la publication de son recueil de chroniques intitulé *Cronicando*.

Deuxième recueil de nouvelles après *Voices Anoitcidas* qui avait tant fait parler de lui à sa sortie, *Cada Homem é uma Raça* confirme le goût de l'auteur pour le jeu linguistique. Dans la ligne du premier ouvrage, il met en scène, dans des textes courts et resserrés, des personnages issus du peuple, franchement atypiques, hors normes.

Mia Couto ne boude d'ailleurs pas son plaisir quand il évoque la satisfaction qu'il a éprouvée à travailler dans un double mouvement : prendre comme matériau de départ des histoires entendues lors de ses déplacements de travail dans les campagnes mozambicaines et les restituer au lecteur tout en gardant à la fois le sens poétique et le langage que le peuple s'est approprié.

Travaillant la langue à la recherche de l'épure la plus fine, ciselant ses phrases, il n'a pas ou peu recours à des vocables de langues vernaculaires, préférant forger des mots nouveaux pour donner plus de transparence à son propos.

C'est ce travail de fourmi que Richard Charbonneau a voulu mettre en valeur dans une réflexion courte mais dense, qui met en lumière des exemples soigneusement choisis. Tâche difficile que de faire pénétrer un lecteur non lusophone dans les arcanes de cette création littéraire, démarche difficile mais attachante à laquelle a aussi sacrifié Albino Chavale, enseignant de linguistique à Maputo.

En écho au précédent, il s'intéresse à un ouvrage postérieur, paru neuf années plus tard, en 1999. De structure différente, il ne s'agit plus de nouvelles mais, cette fois, d'un roman articulé autour de la date du 25 avril, jour de la Révolution des Œillets au Portugal. En un clin d'œil qui n'a rien d'innocent, une paronomase transforme *Vinte e Cinco* en *Vinte e Zinco* par allusion aux plaques de zinc qui couvrent les paillotes des faubourgs urbains, repositionnant non seulement la date mais aussi la situation dans une optique africaine.

Temps et lieux sont différents entre *Cada Homem é uma Raça* et *Vinte e Zinco*, mais les analyses des deux critiques se rejoignent. À n'en pas douter Mia Couto poursuit inlassablement son travail, cherchant par la magie du verbe à transmettre sa quête d'authenticité pour nous faire partager et « vivre » une atmosphère particulière. Ne dit-il pas lui-même : « *Antes de tudo, a vida* »<sup>4</sup> (Avant tout, la vie) ?

Le dossier que nous présente Albino Chavale après une catégorisation des innovations linguistiques s'attache à en proposer une classification servant de base à une analyse qui débouche sur quelques hypothèses de fonctionnement.

C'est également *Vinte e Zinco* qui, sous un autre aspect, est objet de l'étude de Bárbara dos Santos. Le roman est traité non plus sous le prisme des particularités lexicales mais dans la perspective de la structure globale.

Œuvre de commande des éditions Caminho à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la Révolution des Œillets au Portugal, le roman témoigne de la volonté de l'auteur d'ancrer résolument l'action en terre mozambicaine en y transposant les conséquences des événements.

---

<sup>4</sup> Titre d'un article de Mia Couto paru le même jour dans *Público* (voir note 3).

D'emblée, le titre, un peu à la manière de *Estórias Abensonhadas*, attire l'attention par son étrangeté ; et c'est de là peut-être que commence la difficulté pour les traducteurs. Difficulté résolue en l'occurrence par le choix d'une interprétation plutôt que d'une traduction à la lettre. Ainsi *Vingt zinc* est-il devenu *Chronique des jours de cendre*.

Dans cet ouvrage, l'intrigue est bâtie en douze chapitres qui correspondent à autant de journées, articulés autour d'un 25 avril à l'année improbable, même si tout donne à croire qu'il s'agit de 1974. Douze jours apparemment sans histoire mais au rythme ascendant, jusqu'au point culminant du 25. Structure linéaire dans la succession chronologique mais « bousculée » par de nombreuses analepses qui permettent un regard éclairant sur le passé, par des prolepses aussi qui apparaissent comme autant de projections sur un avenir encore incertain.

Ce n'est pas là le cœur du propos de Bárbara dos Santos. Elle s'attache plutôt à démontrer l'importance capitale du paratexte dans le roman. Phrases en exergue, emploi fréquent de proverbes et de citations témoignent d'une multiplicité de voix dont l'éclatante polyphonie enrichit ou souligne les divers rôles joués par les protagonistes.

Avec notre collègue de Hambourg, Joachim Michael, nous remontons le temps pour nous pencher sur le premier roman de Mia Couto, *Terra Sonâmbula*, classé en 1995 au Zimbabwe parmi les douze meilleurs romans africains du XX<sup>e</sup> siècle.

Souvent annoncé comme un roman sur la guerre civile qui a ravagé le Mozambique de longues années durant, *Terra Sonâmbula* se déroule sur une base originale et complexe, à partir de deux récits parallèles qui se complètent et s'éclairent réciproquement.

Joachim Michael nous renseigne sur cette réalité déroutante à première vue pour mieux mettre l'accent sur les difficultés de la vie quotidienne, aggravées par une guerre diffuse mais interminable. Dans ce monde déstabilisé, en proie à une dramatique perte de repères, la conclusion ouverte offre au lecteur une perspective d'embellie pour l'avenir, une petite lueur d'espoir.

La dernière étude, sous la plume de Fátima Mendonça, ferme le ban sur cette première partie du dossier. Faisant un grand écart, elle aborde à la fois la réception parfois houleuse de *Vozes Anoitecidas* dans certains milieux littéraires pour ensuite nous faire état de travaux menés avec ses étudiants de l'Université de Maputo sur le roman *Terra Sonâmbula*. Sous l'angle de cette réflexion collective émergent deux points forts : le thème de l'abandon et celui de l'évasion dans la folie. Sous le titre inattendu et un peu provocant de « Mia Couto le mal aimé », Fátima Mendonça revient sur la polémique suscitée par *Vozes Anoitecidas* pour la rapprocher d'une vision toute personnelle de *Terra Sonâmbula*. En effet, elle écarte le thème de la guerre, qui lui est si souvent étroitement lié, pour privilégier deux autres pistes qui ne sont pas sans rappeler des éléments liés à une recherche de l'identité, si difficile en ces temps chaotiques de grands bouleversements physiques et mentaux. Tout abandonner pour aller de l'avant et être enfin soi-même, abandon voulu ou contraint qui conduit parfois à un refus du réel pour s'évader dans la folie : tels semblent être les maîtres mots de l'analyse de Fátima.

À la suite de ces dossiers nous proposons deux entretiens destinés à faire connaître d'autres facettes d'un auteur quelque peu énigmatique. Mia Couto n'est pas seulement poète et romancier, nous découvrons un autre aspect de sa personnalité dans l'entretien que Jean-Paul Delore a accordé à Nicolas Martin-Granel. Cet homme de théâtre, non lusophone, a été amené à intervenir sur des textes de Mia Couto pour en faire un spectacle musical donné à Maputo et à Paris. Sensible au jeu linguistique, malgré la barrière de la langue, toutefois tempérée par la traduction, il sait nous communiquer son enthousiasme. Et c'est sous son regard neuf et curieux, avide de connaissance que se dévoile peu à peu la personnalité à la fois attachante et mystérieuse de l'auteur.

Enfin, pour clore ce dossier, Virgílio de Lemos nous livre ses impressions dans un entretien intitulé « Couto et le Mozambique : littérature métissée, littérature nationale ? ».

Ce poète, né au Mozambique, où il a joué un rôle actif dans les années 60, élargit le champ de la réflexion, et porte un regard éclairé sur la littérature contemporaine. Il brosse avec lucidité un tableau de la situation, évoquant sans concession les effets négatifs du poids du régime politique, quoique sous une forme différente, tant à l'époque coloniale qu'après l'indépendance. Son propos s'achève par une évocation de sa situation personnelle de poète bilingue.

Pour compléter ces diverses réflexions et éclairer notre lanterne sur la personnalité de l'auteur, laissons-lui la parole : « *Fiz uma espécie de assembléia com os vários Mias e disse : bom, há um que é escritor, mas há outro que gosta de ciência, há outro que gosta de música. Vou fazer uma promessa de que não vou ter que matar nenhum* »<sup>5</sup> (J'ai fait une sorte de rassemblement des divers Mias et je me suis dit : bon, il y en a un qui est écrivain, mais il y en a un autre qui aime la science, un autre qui aime la musique. Je vais faire le vœu de n'en tuer aucun).

Tenant sa promesse, au risque de se disperser, il a, sa vie durant, partagé son temps entre des activités diverses.

Écrivain certes reconnu, il se refuse pourtant à en faire une profession et revendique haut et fort une activité de biologiste (en écologie végétale), ce qui l'amène à intervenir en mai 2006, lors d'un congrès à Aveiro, avec une communication au titre révélateur : « *Os Mitos e Pecados de uma Indisciplina Científica* » (Mythes et péchés d'une indiscipline scientifique) dans la ligne dérangeante de certains autres de ses écrits.

Il partage d'ailleurs une partie de son temps entre travaux de recherche et cours sur l'environnement à l'Université de Maputo. Le contact, ou plutôt la communion, avec la nature est pour lui indissociable de l'écriture. Il en tire son inspiration en laissant libre cours à son imagination créatrice comme en témoigne une confidence à Michel Laban : « *Uma árvore não é uma árvore só, não é um ser vivo, é uma casa de espíritos, é um lugar de lendas, absolutamente essencial* »<sup>6</sup>

<sup>5</sup> Laban (M.), *Moçambique, encontro com escritores*. Porto : Fundação Engenheiro de Almeida, 1998, p. 1002.

<sup>6</sup> Laban (M.), *op. cit.*, p. 1033.

(Un arbre n'est pas un arbre, ce n'est pas un être vivant, c'est une maison habitée par les esprits, c'est un lieu de légendes, absolument essentiel).

L'homme Mia Couto a toujours été impliqué, de près ou de loin, dans la vie culturelle de son pays. Étudiant en troisième année de médecine, il se voit confier des responsabilités dans la presse par le parti FRELIMO qui va exercer le pouvoir à l'indépendance. Il assume alors successivement la direction de l'A.I.M. (Agence d'Information du Mozambique), de l'hebdomadaire *Tempo* et du journal *Notícias*. Cette grande parenthèse confortera son goût de l'écriture et de la communication. Même s'il bifurque dans son activité professionnelle vers la biologie, il n'en continue pas moins, en parallèle, une production littéraire qui lui tient à cœur. Une œuvre dans laquelle la gravité des propos est tempérée par un humour le plus souvent décapant, parfois corrosif, qui interpelle le lecteur et constitue une arme redoutable pour dénoncer les excès bureaucratiques du pouvoir en place.

Il travaille aussi pour le théâtre, en collaboration avec la troupe *Mutumbela Gogo* (qui signifie « masque »), à l'adaptation de nouvelles tirées de ses livres et participe, avec l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa, à l'écriture d'une pièce, *Chovem Amores na rua do Matador*, qui est représentée au Portugal en 2007. L'adaptation du roman *Vinte e Zinco*, pour sa part, connaîtra un grand succès sur les planches du théâtre *Dona Maria* à Lisbonne lors de la première, le 25 avril 2007.

Homme de plume mais aussi d'action, engagé politiquement mais sans être homme d'appareil, Mia Couto n'hésite pas à prendre position en apostrophant le Président des États-Unis dans une lettre largement diffusée<sup>7</sup> ou encore en prenant la parole dans une leçon inaugurale<sup>8</sup> de l'Université où il enseigne à l'ISCTEM (Instituto Superior de Ciências e Tecnologia de Moçambique), au cours de laquelle il démontre sa sensibilité aux problèmes de la mondialisation.

Écrivain prolifique, Mia Couto est sans conteste le plus connu des auteurs mozambicains à l'étranger ; écrivain plein d'humour, brillant et novateur tant dans l'écriture que dans les thèmes qui inspirent son œuvre. Mais cela ne saurait mettre sous le boisseau la richesse de la littérature de son pays qui recèle quelques bijoux comme les romans de Paulina Chiziane ou encore ceux de João Paulo Borges Coelho cités par Virgílio de Lemos. Pussions-nous vous avoir au moins donné le désir d'entrer dans cet univers magique !

■ Marie-Françoise BIDAULT

Université de Rennes II Haute Bretagne

<sup>7</sup> Couto (M.), « Carta aberta ao Presidente Bush », in : *Savana*, 29 de março 2003. Consultable sur : <[http://resistir.info/palops/mia\\_couto.html](http://resistir.info/palops/mia_couto.html)>, mis en ligne le 29 mars 2003. La version française, « Lettre au Président Bush », est disponible sur <[homepage.mac.com/mikeharland/dtup/miacouto.html](http://homepage.mac.com/mikeharland/dtup/miacouto.html)>.

<sup>8</sup> Couto (M.), *Os sete sapatos sujos*, 7 de março 2005, consultable sur <[www.macua.org/miacouto/MiaCoutoISCTEM\\_2005.html](http://www.macua.org/miacouto/MiaCoutoISCTEM_2005.html)>. On pourra consulter la version française, *Les Sept Chaussures sales*, sur le site : <[www.blogs.afrique.info/.../2007/08/20/783](http://www.blogs.afrique.info/.../2007/08/20/783)>.